Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 10 (1858)

Vorwort: Discours prononcé à l'ouverture de la séance générale du 5 octobre 1858

Autor: Kohler, Xavier

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE LA SÉANCE GÉNÉRALE

du 5 octobre 1858,

par X. Kohler,

Président.

Messieurs et chers collègues!

Appelé à présider la Société jurassienne d'émulation à la troisième session qu'elle tient à Porrentruy, je dois vous exprimer tout d'abord mon embarras. Comment occuper dignement ce siége après Jules Thurmann? Cette place élevée était sienne de droit, il la tenait de la science; l'amitié seule a remis entre mes mains l'héritage du savant. Permettez-moi donc, Messieurs, de réclamer pour la tâche que votre cœur m'a confiée, cette large et bienveillante indulgence, que vous m'avez jusqu'à présent si généreusement accordée.

Une circonstance, en me rendant plus chères les fonctions de la présidence, contribue à me les rendre moins pénibles: c'est aujourd'hui la fête de J. Thurmann. Nous inaugurons le monument que lui ont érigé les mains reconnaissantes de ses disciples et des amis de la science. Thurmann ne dirige plus nos

pacifiques débats mais il veille toujours sur nous ; il est vivant dans nos cœurs comme dans nos esprits, et si la réunion de ce jour produit quelques fruits, si la gaîté franche s'assied au banquet de la famille jurassienne, en bénissant la mémoire du savant modeste, orgueil du pays, vous vous direz avec émotion : « C'est l'œuvre de J. Thurmann ! »

Au nom de J. Thurmann, notre maître, je vous souhaîte à tous la bienvenue, chers collègues du Jura. Notre réception sera simple mais cordiale, comme vous l'aimez, comme il convient entre vieilles connaissances pour qui le plaisir de se revoir est tout.

Au nom de l'étude, je vous remercie, Messieurs les membres de la Société de Montbéliard, de la Société des sciences naturelles de la Chaux-de-Fonds ; je vous remercie aussi de tout cœur, Messieurs nos hôtes étrangers, d'avoir répondu à notre appel et d'être venus prendre part à l'inauguration du monument de notre maître à nous, de votre frère dans le domaine de la science.

Au nom de mes collègues bruntrutains, je remercie les premières autorités du district et M. le président de la commune bourgeoise de Porrentruy, qui veulent bien honorer de leur présence la réunion de ce jour, et prouver ainsi que dans notre ville on aime et protège les lettres.

Je ne dirai rien de nos travaux pendant l'année qui vient de s'écouler, une plume exercée va tout à l'heure vous en esquisser le tableau ; mais, Messieurs et chers collègues, j'ose exprimer l'espoir que la réunion du 5 octobre contribuera, comme les précédentes, à donner une nouvelle impulsion à l'amour de l'étude dans notre Jura bien-aimé, à cimenter l'union et la bonne harmonie entre tous les enfants du pays.

Messieurs et chers collègues ! je dois ouvrir notre séance générale par la lecture d'un travail, digne, si possible, de votre attention. Je n'ai pas besoin de chercher hors de cette contrée le sujet d'une page d'histoire, je le trouve à Porrentruy même ; bien plus, l'hôtel-de-ville fut le théâtre d'une partie des faits que je vous exposerai. Suivant les traces de

nos honorables collègues, MM. Hisely et Blœsch, ces consciencieux investigateurs de nos annales, et remontant aussi le courant des siècles, je prendrai la liberté de vous entretenir quelques instants de ma ville natale, au XVI^e^ siècle, au point de vue du mouvement religieux et intellectuel.

PORRENTRUY AU XVI^e^ SIÈCLE,

Sa vie religieuse et intellectuelle.

Le XVI^e^ siècle occupe avec raison une des premières places dans l'histoire de l'esprit humain ; deux grands faits le dominent tout entier : le réveil religieux, qui, si il scinda en plusieurs parts la grande famille chrétienne, eut du moins pour conséquence importante d'assurer dans l'église l'exécution de réformes que réclamaient impérieusement les besoins moraux des peuples ; la renaissance des lettres, ce retour à l'antiquité, aux saines traditions de l'art, qui avaient enfanté les chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce ; ces chefs-d'œuvre multipliés par un Froben, commentés ou remis en lumière par un Erasme, allaient eux-mêmes amener la production d'ouvrages remarquables et préparer à la France en particulier son grand siècle littéraire. Nul pays, nulle nation, où le XVI^e^ siècle n'ait marqué son passage par des traces indélébiles ; la nuit, dissipée jadis aux rayons de ce soleil séculaire, a peut-être dès lors étendu ses voiles sur telle ville, telle contrée ignorée ; mais essayez de percer cette obscurité, remuez le sol, et de cette tombe surgiront les preuves d'une vie active, d'un éclat peut-être passager mais toujours glorieux. Nous avons entrepris cette œuvre pour notre ville natale. Nous nous étions dit que Porrentruy, la capitale de l'Evêché de Bâle, n'avait pu rester étrangère aux luttes religieuses comme aux splendeurs intellectuelles du XVI^e^ siècle ; vous jugerez si notre appréciation était fon-

dée. La tâche que je me suis imposée est parfois difficile, le terrain glissant, la critique délicate ; mais j'apporterai dans ce tableau la froide impartialité de l'histoire, qui ne connaît point d'autre règle que la justice, d'autre culte que la vérité.

Le mouvement religieux de cette époque eut son contre-coup dans notre pays. Bâle avait embrassé la réformation ; Philippe de Gundelsheim, en se rendant à Porrentruy en 1527, y transféra son siége épiscopal ; mais si cette ville gagnait ainsi en importance et recueillait tous les avantages d'avoir chez elle à perpétuelle demeure une cour princière, elle n'échappait nullement pour autant aux vicissitudes politiques et religieuses. Deux ans auparavant déjà, quand la guerre des paysans exerçait ses ravages en Alsace, Porrentruy fut sérieusement menacé. L'Ajoie, enclavée pour ainsi dire dans les provinces frontières, était au centre de l'insurrection. D'un côté, le 3 mai 1525, deux cents *bons hommes* du plat pays de Montbéliard avaient rançonné le chapitre de Saint-Maimbœuf ; [1] de l'autre, trois à quatre cents hommes de la seigneurie de Ferrette avaient, le samedi qui précédait la St-Philippe, [2] pris le couvent de Lucelle et réduit en flammes cette riche abbaye. [3] Porrentruy était dans une situation critique : le 1[er] mai les habitants des paroisses de Alle, Charmoille, Cornol, Vendelincourt et partie de Courgenay, se réunissaient à Alle, mettaient au vent la bannière du pays, sommaient les villages de la seigneurie, sous peine de les mettre à feu et à sang, de se rendre au lieu de rendez-vous, puis envoyaient une députation en ville demandant tant les biens des moines de Lucelle que ceux des *clers* et *gens d'église*. [4] L'attitude énergique du magistrat

[1] *Duvernoy, Ephémérides de Montbéliard.* Besançon, 1832, p. 159.

[2] Archives de Porrentruy. *Livre des Dépenses de la ville de* 1525 à 1543. N° 7.

[3] *Sudan, Basilea sacra*, p. 333. — *Buchinger, Epitome fastorum Lucellensium*, p. 205.

[4] Archives de Porrentruy. *Livre des Dépenses* déjà cité. — Sous ce titre : *Episode de la guerre des paysans en Ajoie*, nous consacrerons une notice à ces événements.

détourna le danger, et après quelques mois de vive inquiétude, pendant lesquels la bourgeoisie fut presque constamment sous les armes, tout rentra dans l'ordre. L'orage avait grondé sur Porrentruy sans le frapper.

Mais si la ville n'eut pas à souffrir des guerres civiles, suites de la Réforme, en revanche elle ne put s'échapper aux luttes confessionnelles. Sa position anormale devait y contribuer. Dépendante au temporel de l'Evêque de Bâle, l'Ajoie au spirituel relevait de l'archevêché de Besançon. Les besoins religieux de la contrée occupaient très-peu les hauts dignitaires ecclésiastiques de la Franche-Comté; leur incurie, leur indifférence coupable faillit gagner au protestantisme la cité épiscopale; la main rude de Christophe de Blarer fut seule capable de la retenir sur le seuil du schisme, encore dut-il appeler à son aide les Jésuites pour triompher. L'exemple de Bâle avait été suivi par une partie de l'Evêché : Laufon, la prévôté de Moutier, Bienne, l'Erguel avaient successivement déserté l'église romaine ; Porrentruy, Delémont et les Franches-Montagnes étaient restés attachés à la foi de leurs ancêtres, aussi la Réforme allait tenter dans ces localités un suprême effort. L'homme qu'elle choisit dans ce but avait vieilli dans les combats théologiques et joignait l'éloquence d'un tribun à la fougue ardente d'un néophyte. « Je n'en ai jamais vu de plus violent et de plus séditieux, » écrivait Erasme ; et OEcolampade, réprimant son zèle, lui disait : « vous êtes envoyé pour évangéliser, non pour maudire. » — Montbéliard, Vaud, Morat, Neuchâtel avaient embrassé sa doctrine, et il exerçait dans cette dernière ville le ministère avec une ardeur infatigable. J'ai nommé Guillaume Farel. Quelques historiens rapportent à 1551 et 1554 son voyage à Porrentruy.[1] Nos archives gardent le silence à cet égard, mais il n'est guère permis de révoquer en doute cette seconde mission, si la lettre du pasteur de Bienne Blaurer porte la date du 6 avril

[1] M. *Vulliemin*, dans *Le Chroniqueur*, Lausanne. 1838, in-4°, p. 363, dit que Farel vint à Porrentruy en 1551 et 1554 ; *Morel*, dans *Dogme et histoire de la réformation*, Berne 1828, p. 90, ne mentionne que ce dernier voyage.

1554. En compagnie de ce ministre et de Beynon, pasteur à Ferrière, Farel vint à Porrentruy où la Réforme comptait des partisans ; il fut bien accueilli par le magistrat et avait foi dans son œuvre, lorsque des troubles soulevés par des catholiques fervents l'entravèrent soudain. Farel, à peine de retour à Neuchâtel, apprit que ses collègues avaient été insultés et maltraités. Une adresse rédigée par le pasteur Fabry fut envoyée par la classe de Neuchâtel au gouvernement de Berne pour intervenir en faveur de la liberté de conscience à Porrentruy.[1] Le réformateur lui-même se rendit à Berne pour défendre sa conduite et répondre aux plaintes portées contre lui par de Vergy, gouverneur de Bourgogne et le parlement de Dôle.[2] — Il revint néanmoins à Porrentruy, le 1er avril 1557, accompagné du *prédicant* Ernest Beynon. L'Evêque prévenu de son arrivée manda de suite les Conseils au château. Farel demandait au magistrat un *lieu pour prêcher l'évangile* ; les négociations se poursuivirent quatre jours et probablement n'aboutirent point. La ville paya les dépenses de ses hôtes.[3] Deux mois plus tard, le 21 juin, le maître et son disciple demandèrent audience de messires des trois conseils et des douze députés de la commune.[4] Ces démarches n'aboutirent point, mais pourtant les germes de la réformation n'étaient pas étouffés à Porrentruy ; [5] la lutte

[1] *Morel*, ouvrage cité, p. 89 et 90.

[2] *Vulliemin*, ouvrage cité p. 363. — N'y a-t-il pas confusion de dates dans ces versions. Si la lettre de *Blaurer* était de 1557 et non de 1554 (ce que nous n'avons pu vérifier) les faits concorderaient parfaitement avec les données puisées à nos archives. En tout cas nous révoquons en doute le voyage de 1551.

[3] Archives de Porrentruy. *L. des Dépenses de la ville de* 1554 à 1564. N° 8. — « Lesdicts prédicants arrivèrent le mercredi a sty et demeurèrent jusque » le diemenche suyvant pour besoingner avec la grace de Monsieur et messires » des conseils, et fust conseilles que lon debvoit payer leurs despens pour » ce, 4. L. 19 s. »

[4] Archives de la ville de Porrentruy. *L. des Dépenses.* N° 8 — « sostenus au dict jour et despens, 10 sous. »

[5] M. Vulliemin, dans le *Chroniqueur*, en relatant les deux missions de Farel, dit, après avoir parlé de l'entrevue du réformateur avec les deux

allait se prolonger encore plusieurs années ; nous nous bornerons à en retracer quelques incidents ; le tableau, loin d'être complet, donnera cependant une idée de l'état des esprits.

L'archevêque de Besançon n'opposait que des palliatifs au point de vue religieux ; il comptait plus sur l'Evêque de Bâle, souverain temporel et le gouvernement de Bourgogne que sur ses armes spirituelles. La même année 1557, le magistrat tenta d'introduire quelques améliorations dans les écoles de la ville ; le traitement du recteur était insuffisant ; les hommes capables mouraient à la peine ou après des années d'épreuves cherchaient à l'étranger un refuge contre la misère ; ce fut le cas pour Pierre Mathieu, comme nous le verrons plus tard. Henri Pourrellat, chapelain de *Notre-Dame la vieille* étant mort, le magistrat envoya le 2 décembre Jean Humbert Rossignollet à Besançon pour impétrer de l'archevêque de conférer le bénéfice au recteur.[1] La semaine avant Noël, le secrétaire de ville Jean Docourt et le conseiller Jean Rougecuz furent envoyés dans le même but vers le légat du pape, à Lucerne.[2] A quoi aboutirent ces démarches ? En février 1558, un nouveau message partait pour Besançon, mais cette fois pour *impétrer l'investiture de la chapelle pour Nicolas Tardy*.[3] Plus tard on revint à la charge. Le chapitre St-Michel comptait 12 chanoines, y compris le doyen, curé de la ville, lequel percevait double traitement ; nouvelle supplique à l'archevêque (1573) pour obtenir que l'on affectât le montant du canonicat touché par le curé au paiement

avoyers : « Avec les circonstances Berne avait changé d'attitude et de lan-
» gage. Elle réfléchit, craignit de se jeter dans les chances d'une guerre et
» s'arrêta. Les germes de réformation furent étouffés à Porrentruy. »

[1] Archives de la ville. *L. des Dépenses*. N° 8. — Rossignollet mit six jours et demi pour son voyage, il lui fut payé par la ville 4 L. 3 s. 7 d.

[2] Archives de la ville. *L. des Dépenses*. N° 3. — « et ont demeures huict jours dehors despendu tant hommes que chevaulx, 11 L. 14 s. »

[3] Archives de Porrentruy. *L. des Dépenses*. N° 3. — Il fut dépensé tant pour l'investiture que chemin et dépenses, 6 L. 13 s.

du recteur ;[1] peine inutile ; le *statu quo* fut maintenu. Si l'archevêque ne faisait rien pour le progrès des écoles de son diocèse, en revanche il savait opposer aux prédications évangéliques proscrites des missions orthodoxes. En 1566 un *beau père* de l'ordre St-François [2] prêche le carême à l'église St-Pierre ; en 1571 un moine Jacobin, [3] et dès lors à intervalles plus rapprochés dss ecclésiastiques bisontius remplirent les mêmes fonctions. [4] L'effet de ces missions n'aboutit point, paraît-il, à réveiller à Porrentruy l'esprit religieux ; la noblesse elle-même n'avait pas des idées bien arrêtées sur la matière, et quelques-uns ne se gênaient guère d'aller guerroyer en France *pour la religion*. Jean-Philippe de Vendelincourt, fils du maître d'hôtel du Prince, trouva la mort en 1570 dans une rencontre avec les troupes royales ; il était là avec le chevalier Jean-Jaques de Grandvillers, lequel « avec sa gendarmerie » était allé au secours de l'amiral G. de Coligny, « qui menait guerre pour le saint évangile. » [5] Des difficultés plus graves allaient surgir entre la ville et l'archevêque.

En 1572, la veille de Noël, le messager de Porrentruy, revêtu de la robe aux couleurs de la ville (blanc et noir), [6]

[1] Archives de Porrentruy. — *Actes relatifs aux écoles de la ville.* N° 29.

[2] Archives de la ville. *L. des Dépenses* de 1565 à 1581. N° 12. — Le mercredi après Pâques *charnel*, il fut invité à souper à l'hôtel-de-ville avec messieurs des conseils ; dépensé pour l'honneur de la ville 13 s. 2 d.

[3] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12. — « Le 5 mars arriva en ceste ville ung beaux père de Troye en Champagne, qui se tenoit à Besancon, de l'ordre des Jacoppins, pour prescher le caresme. »

[4] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12. — Voici les noms de ces religieux. En 1572, frère Jean *Barillet* jacobin, qui reçut « sur sa prière et requeste pour l'honneur de Dieu » 20 s. ; en 1574 et 1575, frère Robert *Voytepin*, jacobin ; en 1580, *Martin* prêtre.

[5] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12.

[6] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12. — Le 20 février 1573 on prit chez le maître-bourgeois Faibure pour faire une *robe à la livrée de la ville*, que revêtaient les messagers de Porrentruy « quatre alnes et demy de noir drap de Londres, appelé vulgairement Lindsels, a prix de 23 s. l'alne font 5 L. 3 s. 6 d., pour demy alne de marqué blanc pour faire ladite livrée 3 s., pour trois alnes de forrure noire à 5 s... » — Comme on le voit, au XVI^e^ siècle les couleurs de Porrentruy n'étaient pas encore argent et gueule.

se rendait à Besançon porteur de lettres pour le Conseil archiépiscopal, le chanoine Maurice de Diesbach, et le Dr Jean Petremand, chanoine de la Madeleine. C'étaient avec Gabriel de Diesbach, les trois hommes d'église auxquels on avait recours dans les conflits avec l'archevêque ; Petremand surtout rendait de grands services et en reconnaissance déjà le Conseil lui avait fait cadeau de deux fromages gras pesant 56 livres. La ville réclamait la délivrance du chapelain Claude Bellenez, détenu aux prisons épiscopales pour avoir béni le *mariage d'Adam Camus*.[1] Ce différent vidé, l'archevêque cita à comparaître *personnellement* par devant l'officialité, le lundi après Lætare 1573, l'ancien maître-bourgeois Perrin Bruenin et le maître-bourgeois en charge, Germain Gendre, « pour avoir assisté Camus à ses noces ». Le magistrat, niant la juridiction ecclésiastique en pareille matière, en appela aux constitutions du St-Empire, et défendit à ses maîtres-bourgeois de comparaître, « nonobstant que icelle sa seigneurie prétende le droit de spiritualité aux lieux de ceste ville, *vivant et désirant vivre selon les constituts de l'église romaine.* » [2] En 1575 nouveau conflit avec Besançon, nouvelles missives des conseils à l'archevêque, au parlement de Dôle, au gouverneur du Comté de Bourgogne ; mais un fait autrement grave marque cette année mémorable dans les fastes du pays.

Melchior de Lichtenfels était mort le 17 mai, on allait élire au siége vacant. Les partisans de la Réforme crurent le moment favorable et se préparèrent à obtenir du nouvel Evêque l'autorisation d'exercer librement à Porrentruy le culte évangélique. Le licencié en droit Jean Docourt, scribe de la ville de 1556, époque où il fut reçu bourgeois, à 1562, et en cette qualité ayant eu des relations avec Farel lors de son voyage, s'était retiré à Audincourt,

[1] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12.

[2] Ces faits et les suivants sont extraits des *livres des Dépenses* déjà cités. Pour ne pas multiplier les notes, nous nous bornerons à indiquer les sources nouvelles ou à confirmer le texte, quand il y aura lieu.

après avoir embrassé la réforme ; [1] il avait toute la confiance du magistrat, confiance qu'il conservait encore vingt ans après ; [2] ce fut le principal instrument dont se servirent les novateurs. A la fin de mai Nicolas Rossel le vieux, lieutenant, fut envoyé à Audincourt pour traiter de la cause de la religion avec Docourt ; celui-ci étant alors à Montbéliard, il s'y rendit et y demeura trois jours. « Pendant lequel » terme MM. les gouverneurs, chancelliers et aultres con- » seillers de M. le Comte furent interpellés par le dict » licencié Docourt d'en donner leurs advis. Ce que tous » ensemble pour la bonne voisinance des deux villes et res- » publicques, ils firent volontairement déclairant par leur ré- » solution estre convenable de communiquer le faict de la » religion à Messieurs de Basle comme principale ville de » l'Evesché pour en avoir leurs semblables advis. Et quant » *au faict de la temporalité* le dict sieur licencié promict d'en » dresser escripture *pour présenter* à ung nouveaulx Eves- » que. » [3] On ne perdit point de temps. Le 3 juin, Laurent

[1] Quoique la chose ne soit pas exprimée en toutes lettres dans les documents que nous avons consultés, elle ressort clairement des faits ; l'expatriation de Jehan Docort ou Docourt ne peut avoir eu un autre motif.

[2] Archives de la ville. — Voir les *livres des Dépenses* jusqu'en 1593. En cette dernière année le licencié Jehan Docourt s'occupa avec les magistrats des affaires de la ville, le 14 mai, les 5, 6 et 12 décembre (*livre des Dépenses*. N° 19). Pendant trois années, de 1577 à 1579, Docourt et Thomas Hendel reçurent pour leur gage et salaire d'avoir soigné les procès de la ville 30 livres. Pour avoir quitté Porrentruy, le licencié n'en était pas moins le bienvenu ; dès qu'il y arrivait, il s'asseyait à la table du magistrat, témoin cet extrait des comptes de 1581 : « Item monsieur le licencie Jehan Docort demeurant au présent à Audincourt est esté par plusieurs fois quand il venoit icy invité ceans avec messieurs. Sostenus pour ses escotz pour l'honnestetés de ladicte ville. 5 s. 2 d. »

[3] Archives de la ville. *L. des Dépenses*. N° 12. — Les faits relatifs à la tentative d'établir la Réformation à Porrentruy sont tirés des comptes de 1575. Les dépenses, que les démarches dans ce but occasionnèrent à la ville, sont la plupart mentionnées sous une rubrique spéciale et comprennent trois pages in-folio, qui mériteraient d'être transcrites telles quelles. Voici le titre de ce curieux chapitre, formant une page des plus intéressantes de l'histoire

Belleney lieutenant et le conseiller Guyer partaient pour Bâle et y conféraient avec les membres du gouvernement. Une correspondance active fut échangée entre les deux villes. Le 22 juin, Laurent Belleney et Nicolas Vernier se rendaient de rechef à Bâle pour « avoir *résolution* de leurs conseils et advis ». — Le même jour le haut chapitre appelait à l'épiscopat Christophe de Blarer. Le 24, ce prince faisait son entrée dans sa capitale au bruit des décharges de l'artillerie, et pour dignement fêter sa bienvenue, le magistrat vint souper à l'hôtel-de-ville. [1]

Les partisans de la Réforme redoublèrent de zèle pour hâter la réussite de leurs projets. Le 8 juillet une conférence se tenait à Bure entre Jean Docourt, Nicolas Rossel, Nicolas Vernier et Henri Farine, délégués du conseil. Le 17 août le Prince quittait Porrentruy, suivi d'un brillant cortége, pour aller recevoir le serment de ses sujets de l'Evêché ; le 23 y arrivait le ministre Helias Philippin de Neuchâtel « envoyé de la part des ministres et prédicateurs dudit lieu, iceulx estans informés et advertis que *desirions que prédication de la pure et scincère Evangille de l'Eternel fusse annoncée* et *plantée* en ce lieu ». Le maître-bourgeois en charge et deux conseillers dînèrent avec lui à l'hôtel de Claudat Choffat ; la ville paya ses dépenses et celles de son guide. [2] Six jours plus tard, le

de notre cité épiscopale : « Aultres missions sostenues à la *poursuiete de la* » *religion évangélique* que pour aultres articles concernant la temporalité. » Selon qua este conclud par la pluspart de messieurs des trois conseils. » Ces dépenses s'élevèrent à 37 livres 9 sous, somme assez considérable pour l'époque.

[1] « Item le 22 jour du mois de juing, Jacob Christoffel Blaurer fust au lieu de Deleymont esleu Evesque de Basle et pour nostre gracieulx seigneur et prince, es lequel lieu de Deleymont sadicte grace vint en ceste ville. A la bien venue duquel lon destendit et laschat-on aulcuns coups d'artillerie de la dicte ville dont fust sostenus en la dicte maison de ceans y estans la plus grande partie de messieurs des trois conseils et ceulx quavait eu la peine a destendre icelle artillerie, pour ce 3 L. 6 s. 3 d. » — Comptes de 1575. Archives de la ville.

[2] Comptes de 1575. *L. des Dépenses.* N° 12. — Helias Philippin est nommé « ministre de la sainte Evangille de J.-C. notre saulveur et rédempteur. »

29 août, le Prince rentrait au château au milieu des plus vifs témoignages de sympathie, toute la bourgeoisie étant sous les armes ; cette réception extraordinaire ne laissait rien à désirer pour la pompe et l'éclat. [1] Mais Chistophe de Blarer, au moment de son entrée solennelle, reçut l'adresse des novateurs ; il y répondit avec tact, se bornant, avant d'accorder l'autorisation d'exercer le culte réformé, à inviter les personnes intentionnées de le pratiquer, d'y adhérer d'abord. [2] Le prélat prudent se réservait d'agir à temps opportun.

Les circonstances propices, les termes mêmes dans lesquels est exprimée la mission de Philippin : « *annoncer* et *planter* l'Evangile en ce lieu, » ne permettent-ils pas de lui attribuer la mésaventure arrivée vers cette époque à un prédicant? La Réforme, des conciliabules *secrets*, des réunions privées où elle exposait à l'aise ses doctrines, descendait aussi sur la place publique. Un jour un ministre haranguait le peuple, du haut de la *pierre au poisson* ; une foule compacte l'entourait lorsqu'un catholique fervent fend la presse, saisit le pasteur d'une main vigoureuse et le force à prendre la fuite ! L'histoire relate le fait et ne nie pas que le protestantisme n'ait eu des partisans à Porrentruy. La tradition ajoute que ce citoyen plein de zèle, brave ouvrier, bourgeois du lieu, et dont la famille vit encore parmi nous, ne se contenta point de donner un soufflet au malheureux apôtre, mais que du lourd marteau de serrurier qu'il tenait en main, il le menaça de lui

Le maître-bourgeois était cette année Perrin Bruenin et les deux conseillers qui *tinrent* avec lui *compagnie* au pasteur, Nicolas Farine et Vernier Vuillin. Les dépenses s'élevèrent à 23 s. 6 d.

[1] Comme contraste frappant avec les détails qui précèdent figure dans les comptes, deux pages plus loin, le récit de l'entrée triomphale de Christophe de Blarer à Porrentruy. Nous donnons dans l'*Appendice* cette description, curieuse à la fois comme tableau de mœurs et manière d'écrire à cette date. Nous disons plus loin quelques mots sur ces humbles scribes de Porrentruy, chroniqueurs sans s'en douter, et chroniqueurs souvent de la meilleure espèce.

[2] *Basilea sacra*, p. 380 et 381. — *Voisard*. Histoire man. de l'Evêché.

briser le crâne, s'il ne quittait la place au plus vite.[1] Toutes deux taisent le nom du pasteur ; il n'y aurait donc pas impossibilité, comme nous le croyions d'abord, de reporter le fait à décembre 1576, sur la personne d'un ministre dont nous parlerons tantôt.

Après Farel et Philippin, un troisième ministre essaya encore de faire triompher sa doctrine dans la cité épiscopale et il apporta à cette œuvre une persévérance obstinée, ce fut Jean Chardon, pasteur à St-Imier. Le 27 juin 1576, il fut invité à dîner à l'hôtel-de-ville ; il banquetait avec messieurs des Conseils quand H. Proudan, fraîchement arrivé de Strasbourg, où s'était célébré un grand *tir à l'arquebuse*, vint rendre compte au magistrat de son voyage et des prouesses des *arbalétriers* bruntrutains.[2] A la fin d'octobre, après avoir dans l'intervalle entretenu une correspondance avec la ville, il revint à Porrentruy présenter aux autorités « *certaines œuvres par lui faictes en carmes latins,* » et dédiées « à Messieurs des Conseils et à la commune bourgeoise. » Pour reconnaître cet hommage, messieurs des trois Conseils « ou *la plus grande partie d'iceulx* » (on voit par là qu'en matière religieuse il n'y avait plus unanimité dans les Conseils) accordèrent 6 livres à l'auteur.[3] Le 14 décembre Chardon est de rechef dans nos murs ; il s'enquiert si l'on a communiqué ses *carmes* à *gens scavans* pour lui indiquer les corrections que pourrait demander son ouvrage, et attend sur une réponse

[1] La tradition attribue cet acte à un *Jollat*, serrurier. Nous trouvons déjà un *Joilat* dans les registres du temps. On vit jusqu'en 1820 cet épisode peint sur la maison d'un des membres de cette famille, ce qui confirmerait la tradition.

[2] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12. — Il fut dépensé ce jour-là en l'honneur de Chardon 6 sols 4 deniers. Le tir à l'arquebuse, qui eut lieu à Strasbourg en 1576 fut très-nombreux. Porrentruy y avait envoyé 6 députés qui revinrent avec trois prix, «estant chascun une banderette de soye.»

[3] Archives de la ville. *L. des Dépenses.* N° 12. — Jean Chardon est appelé dans les comptes « ministre de la parolle de J.-C. » ou « ministre de l'Evangile de J.-C., nostre rédempteur. »

deux à trois jours.[1] Le 4 septembre 1579 le pasteur erguéliste, alors à Corgémont, reparaît sur la scène et est invité à l'hôtel-de-ville.[2] A partir de cette époque les ministres réformés cessèrent la prédication évangélique à Porrentruy ; du moins plus un seul n'est mentionné dans les registres de la ville. Les réformés, à partir de l'élection du prince de Blarer, abandonnèrent insensiblement la cité épiscopale ; plusieurs familles bourgeoises, comme Docourt, se retirèrent dans le comté de Montbéliard.[3] De ce nombre, fut un magistrat, Rossel ; après son changement de religion on lui accorda sa démission dans les termes les plus honorables, en le remerciant des services rendus à la ville.

Si les progrès de la Réforme ne furent pas plus grands à Porrentruy, si la doctrine nouvelle ne s'y implanta point, la faute n'en est pas à l'archevêque de Besançon ; tous ses actes concouraient à ce résultat. Jean Chardon n'avait pu choisir un moment plus favorable pour ses prédications. En 1576 des affaires importantes se traitaient encore à l'officialité ; mais en 1577 survint un nouveau conflit plus grave que les précédents. Le 14 juillet les trois Conseils adressaient au Révédissime archevêque les plaintes « que la plus saine partie de la commune bourgeoise » avait contre François Basuel, curé de cette ville ; Jean Docourt les avait rédigées. Ces griefs étaient au nombre de trois : la ville demandait d'être pourvue

[1] Chardon reçut 3 livres pour ses dépens « ayant actendus dessus la response par deulx à trois jours et pour l'honnestetés de la ville. » — *Livre des Dépenses*. N° 12.

[2] « Item le 4 jour du mois de septembre furent invitez à la maison de céans messire Jehan Chardon, ministre à Corgémont et Job Burger, bourgeois de Basle, a l'honneur desquelx fust sostenus 7 sols 4 deniers. » *Livre des Dépenses*. N° 12.—Une édition de la *Basilea sacra*, que nous possédons, porte en marge à la page 380 le nom de J. Chardon et le désigne ainsi pour le pasteur expulsé de Porrentruy. Nous avions adopté d'abord cette version, mais un examen plus attentif des faits nous porte à croire que le ministre en question dut être plutôt Philippin, comme nous l'avons relaté plus haut.

[3] Jean Docourt se retira à Audincourt, ainsi que nous l'avon déjà dit précédemment.

d'un autre curé *docte, scavant et moins scandaleux* que le titulaire ; elle accusait Basuel d'avoir, au mépris de nos coutumes et franchises, fait citer pour injures le bandelier Vernier Vuillin et Laurent Laurillard, ambourg, devant l'officialité de Besançon ; elle l'accusait encore d'avoir de son autorité privée *démembré hors de la cure de Porrentruy* Cœuve, Courchavon et Mormont, au profit de son neveu J. Patois.[1] On devait s'attendre à voir des raisons si justes favorablement accueillies ; il n'en fut rien. En novembre un troisième message réclamait une réponse au cardinal de la Baume et chargeait le procureur Sorlin Oudot d'entrer en procès au nom de la ville contre Basuel et son neveu. En février 1578, nouvelle démarche inutile. En août 1579 « ultérjeure remontrance et plaintes des *illicités nouvelles*, *maldéportements et conversations* » de Basuel. On priait sa seigneurie « de nous pourveoir et munir d'ung aultre curé *plus craingnant Dieu*, sinon qu'à bon escient on regarderoit d'y pourveoir et d'en *trouver ung aultre.* » Le désordre était à son comble ; la vie de Basuel était un scandale public. La *Mère commune*, moralité jouée à Porrentruy et publiée en France sous un autre titre,[2] semble être une satyre à l'adresse du prêtre débauché. Sur ces entrefaites Jean Chardon venait à Porrentruy pour la quatrième et dernière fois. L'archevêque *promit* tout et n'accorda rien..... Jean Basuel mourait tranquillement curé de cette ville, en avril 1592.[3]

[1] Tous les faits relatifs à Jean Basuel, que nous indiquons sommairement sont tirés du *livre des Dépenses*. N° 12. Le *Manuel des conseils* et les comptes du *chapitre St-Michel*, qui se trouvent aux archives de Porrentruy, donnent des détails plus circonstanciés, lesquels n'ont pas leur place ici.

[2] Quoique les archives de Porrentruy ne mentionnent pas le titre de cette moralité, on peut croire qu'elle fut représentée ici, puisque nous avons en main un manuscrit de cette époque. Il est à observer que les *moralités* ne sont pas désignées dans les comptes sous un titre particulier. La *Mère commune* figure dans le *Recueil de farces, moralités*, etc. de Leroux de Lincy et F. Michel, Paris, 1837; c'est la 29e (tome II), elle est intitulée : « Farce nouvelle à quatre personnages, c'est a scavoir : Messire Jean, la mère de Jaquet qui est badin. »

[3] Archives de Porrentruy. Comptes de 1590 à 1998. *Livre des Dépenses.*

Si l'état des âmes à Porrentruy touchait peu son souverain spirituel, il en était autrement de son chef temporel, l'Evêque de Bâle. Christophe de Blarer, après avoir ramené au catholicisme par des moyens que nous ne jugerons pas, [1] Laufon et la contrée voisine, après avoir réformé son diocèse au synode de Delémont, jeta les yeux sur sa capitale privée d'une instruction vraiment chrétienne, et résolut de la rappeler à la foi par un enseignement religieux dispensé en dehors du clergé bisontin. Il songea aux Jésuites. Sa lettre au général de l'ordre à Rome, présente un triste tableau de la situation : « Je manque de pasteurs *capables* et *instruits* pour » combattre l'hérésie, mettre en vigueur les bonnes mœurs, » et faire fleurir la chasteté de la vie religieuse. » A la même date, 12 juillet 1590, il écrit au nonce apostolique en Suisse : « Je ne puis laisser ce peuple dans des ténèbres perpétuelles » et dans une profonde (*crassa ignorantia*) ignorance des » dogmes chrétiens. — Je suis pasteur et non un *mercenaire*, » et il dit encore, à pareil jour, au père provincial de la Souabe : « Notre Allemagne abonde en ecclésiastiques, » mais je ne sais par quelle fatalité elle en fournit un si petit » nombre de *pieux*, d'*instruits*, et de *capables* de remplir les » fonctions que j'aurais à leur confier. Je m'évertue depuis » longtemps à me procurer des pasteurs à même de retenir » dans l'esprit de religion ceux de mes sujets qui s'en écartent, mais je *n'en trouve point*... Les ecclésiastiques recherchent de préférence le siége des cathédrales ou des églises qui n'ont point charge d'âmes..... *Sed nenimem proh*

N° 19. — Le vicaire général de Besançon, après le décès du curé Basuel, chargea son neveu, François Basuel le jeune, de desservir la cure jusqu'à nomination d'un autre pasteur. Le doyen d'Ajoie, qui porta cette nouvelle au magistrat, le 25 avril, fut invité à souper à l'hôtel-de-ville et l'on dépensa à son *respect*, 15 s. 2 d.

[1] Voir à ce sujet le curieux ouvrage publié à Bâle, en 1853, par M. l'antistès Burckhardt, sous ce titre : *die Gegenreformation in den ehemaligen Vogteien Zwingen, Pfeffingen und Birseck des untern Bisthums Basel.*

» *dolor! qui esurientibus panem salutis et vitæ frangere velit,* » *reperio.*[1]

Cette triste peinture de l'état moral de notre ville est confirmée par les Jésuites dans les *Annales du collége.* A leur arrivée, les églises étaient désertes ; on comptait les quelques hommes qui remplissaient leurs devoirs religieux. Le christianisme était une lettre morte pour la majeure partie de la population.[2]

Les démarches de l'Evêque furent couronnées de succès.

Tous les arrangements étaient pris avec la Société dès le 9 mai 1591 ; Clément VIII les ratifia par une bulle datée du 29 avril 1593.[3] A Porrentruy, on se mit de suite à l'œuvre pour fonder le collége; en décembre 1589 la ville avait cédé le local de la *curtine.* Christophe de Blarer posa la première pierre du bâtiment principal en 1596 (27 août) et les jésuites en prirent possession en 1604 (28 août).[4] Des prêtres de la compagnie ouvrirent des cours dans des maisons particulières[5] dès le 11 octobre 1591.[6] Nous n'entrerons point dans les détails. A partir de 1590, les jésuites sont établis dans cette ville. Des prédicateurs distingués, P. George Witweiler, P. Etienne,[7] dispensent la parole de Dieu, et s'asseient aux banquets de la ville à la place jadis occupée par les prêtres bisontins. Le vénérable Canisius fait de fréquentes visites

[1] *Trouillat, Rapport sur la bibl. du collége de Porrentruy.* Porr. 1859, p. 7 et 8.

[2] On trouve dans les *Annales du collége* de Por., manuscrit in-fol., d'autres renseignements très-curieux sur les mœurs du temps; nous n'en donnons qu'un tableau bien imparfait.

[3] *Trouillat,* ouvrage cité, p. 8.

[4] *Trouillat,* ouvrage cité, p. 9, 11, 12 et Archives de Porrentruy, *Dépenses de la ville* de 1590 à 1598, N° 19.

[5] Un cours se donna entre autres dans la maison du recteur des écoles, Pierre Mathieu. Ayant perdu son modeste emploi et étant sans fortune, le pauvre vieillard se plaignait au magistrat en 1593 de n'avoir pas même la libre disposition de son immeuble. — Archives de Porrentruy, Ecoles.

[6] *Basilea sacra,* p. 391 et *Trouillat,* ouvrage cité, p. 9.

[7] Ils sont nommés dans les comptes de la ville et le premier en outre par Sudan, (p. 390).

dans la capitale de l'Evêché et rédige le catéchisme du diocèse.[1] Enfin une véritable vie religieuse succède au marasme déplorable qui régnait auparavant. A la nouvelle de l'arrivée des R. Pères, on dit que la ville murmura d'abord,[2] mais l'opposition finit bientôt par disparaître avec les magistrats favorables à la nouvelle doctrine. Christophe de Blarer, rendu plus fort par l'alliance des cantons catholiques, avait triomphé de tous les obstacles. Sur les bords du lac de Bienne, un poëte jurassien, Blaise Hory, le savant pasteur ami de l'abbé de Bellelay, Simon de Buren, exhalait seul quelques vers indignés à l'appel de la célèbre compagnie dans la cité épiscopale,[3] mais sa voix mourait sans échos. L'œuvre de

[1] *Trouillat. Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle.* t. 1, p. CXXXI.

[2] L'opinion de Sudan (*Basilea sacra*, p. 392), doit avoir été motivée : ce n'est pas de gaîté de cœur qu'un jésuite, rapportant l'appel de son ordre dans la capitale d'une principauté, eût imaginé l'opposition que cette introduction souleva. Le parti des novateurs ne devait pas voir les Jésuites d'un œil favorable, cela se comprend ; cependant il est à remarquer que le magistrat de la ville, *composé d'autres éléments qu'en 1575*, fut loin d'être défavorable à l'appel des Jésuites, autant qu'on en peut juger du moins par le *Livre des Dépenses*, N° 19. Le magistrat, d'après ce document, alla même au-devant des désirs de l'Evêque. Le 10 novembre 1590, « messieurs des conseils et aulcuns des desputez des douze notables furent a chasteaul par devant la bonne grâce de Monseigneur l'Evesque nostre prince *le prier très-humblemant, puisque sa R^me^ et Il^me^ Seigneurie avoyt desliberés dresser un collége de Jésuites en son Evesché* QU'IL LUI PLEUST LE DRESSER EN CE LIEU DE POURRENTRUY.» L'Evêque ne put recevoir la députation ce jour-là, mais le 16 il manda au château et « sa grâce accorda » ce qu'on désirait. Le 18 décembre suivant, la ville cède « la curtine d'enson la ville » pour la démolir et fonder à sa place le collége des Jésuites. — Nous ignorons si des documents *officiels* constatent, comme le dit Sudan, le mécontentement de la bourgeoisie en cette circonstance, nous n'avons rien vu de semblable dans les pièces des archives que nous avons consultées.

[3] M. de Rougemont, dans les *Poésies neuchâteloises de Blaise Hory*, qu'il a publiées en 1841, donne p. 59, deux pièces latines de cet auteur, sur l'appel des Jésuites à Porrentruy, un *antistichum*, du 6 avril 1592, et un *distichum* que nous reproduisons :

Castalios haurire velis si forte liquores,
Hic tibi Parnassus fons fluit, inde bibe.

l'Evêque, nous l'avons dit, était une œuvre moralisante; en restant dans le catholicisme, la ville renaissait à la religion. Nous n'avons pas à juger ici les actes postérieurs des Jésuites à Porrentruy; ils appartiennent à l'histoire des derniers siècles.

Une tâche pénible nous était dévolue en peignant la vie religieuse à Porrentruy au XVI^e^ siècle, cependant à côté des ombres le tableau a aussi ses jets de lumière. Besançon et un clergé étranger au Jura ont mérité notre blâme ; nous sommes heureux en revanche, d'avoir des hommages à rendre aux ecclésiastiques indigènes. L'Ajoie à cette époque fournit plusieurs prêtres distingués ; Porrentruy seul vit plusieurs de ses enfants revêtir de hautes fonctions dans le sacerdoce. A la révolution française cette ville donnait son dernier prévôt au chapitre de St-Ursanne (Jean-Jacques Keller),[1] il en était de même en 1530 pour le chapitre de St-Imier : Jean Belleney, homme droit et pieux, gémissant des abus qui s'étaient glissés dans le corps qu'il présidait, ne put le sauver de la destruction et vint mourir sur le sol natal, curé à Fontenais.[2] Werner Briselance ceignait la mitre abbatiale à Bellelay en 1579, et pendant une administration de 33 ans se faisait remarquer autant par sa piété que par sa manière sage de gouverner le couvent.[3] Parmi les prieurs de Grandgourt au XVI^e^ siècle, on distingue encore P. Saulgier, de Porrentruy (1593).[4] Le savant abbé de Lucelle, Laurent Lorillard naissait dans nos murs à la fin du siècle.[5] Ne pourrions-nous pas revendi-

[1] *De Mulinen. Helvetia sacra.* p. 62.

[2] *De Mulinen*, ouvrage cité, p. 44. *Blœsch, Geschichte* der Stadt *Biel*, t. 2.— L'ouvrage de M. Blœsch donne des détails très-intéressants sur l'établissement de la réformation dans l'Erguel et sur les derniers temps du chapitre de St-Imier.

[3] *De Mulinen*, ouvrage cité, p. 206. — *Haffner, Solothurner Schawplatz*, p. 284.

[4] *De Mulinen*, ouvrage cité, p. 218.

[5] *De Mulinen*, ouvrage cité, p. 192. *Buchinger*, *Epitome fastorum lucellensium*, p. 117 et 228. Cet auteur donne la liste des ouvrages de l'abbé Lorillard. Ils sont assez nombreux et roulent principalement sur la théologie.

quer encore Jean-Henri Mellifer, élu prévôt de Moutier-Grandval en 1589.[1] Cette courte indication prouve que le clergé bruntrutain savait aussi dans un temps de trouble comprendre sa mission.[2]

Après avoir esquissé la vie religieuse dans la ville épiscopale au XVI^e^ siècle, il nous reste à parler de sa vie intellectuelle. Un spectacle réjouissant se présente à nos yeux. Nous avons vu le magistrat dans les luttes religieuses pencher vers les réformes, et, de guerre lasse peut-être, prendre parti parfois pour les novateurs, mais, hâtons-nous de le dire, sa pensée était noble : en agissant ainsi, il se plaçait au-dessus des discussions confessionnelles; son but était uniquement la moralisation du peuple, le progrès ; nous aurons lieu de le démontrer tout d'abord.

On est frappé, en parcourant nos archives, du beau caractère de nos magistrats, toujours dignes et fermes, luttant avec des jouteurs forts et puissants, l'Archevêque de Besançon, l'Evêque de Bâle, eux faibles et isolés, sans autre appui que le bon droit; ils sont à la hauteur de leur tâche difficile, au niveau de ce grand siècle. Les Choulat, les Rossel, les Vergier et bien d'autres sont des hommes politiques dans toute l'acception du mot.[3] Plusieurs brillaient encore par le savoir. Jean Docourt maniait également bien les langues française et allemande, était consulté dans toutes les ques-

[1] *De Mulinen. Helvetia sacra*, p. 51. — Nous ne connaissons pas le lieu d'origine de ce prévôt, mais les *Mellifer* étaient bourgeois de Porrentruy et lui fournirent plusieurs magistrats au XVI^e^ siècle; nommons seulement Urs Mellifert, lieutenant de la ville en 1565.

[2] Nous n'avons, comme le comportait le cadre de ce travail, cité que les ecclésiastiques de Porrentruy; la liste eut été plus longue, si nous avions indiqué ceux de l'Ajoie. Ponr ne parler que du XVI^e^ siècle et des hommes distingués que notre district fournit aux chapitres et monastères, nous aurions eu à nommer encore Jean de Cœuve, prévôt à St-Imier (1509), et Richard Vauclaire, de Bure, prieur de Grandgourt (1537). *De Mulinen*, ouvrage cité, p. 44 et 218.

[3] Impossible d'entrer dans les détails. Ce jugement est basé sur un examen attentif des faits; il résulte de la lecture des documents de l'époque.

tions difficiles, rédigeait les pièces civiles ou judiciaires importantes. Un mot dira sa valeur : il fut député à la diète de Ratisbonne en 1576 et soignait souvent à Spire les affaires de la ville. [1] Le secrétaire Henri Ragachin *transféra* d'allemand en français les *Ordonnances de police* de 1595, sous la surveillance, il est vrai, du licencié en droit. Ces modestes *scribes* de la ville apportaient souvent à cette tâche ingrate une précision, une exactitude exemplaire : ils ne reculaient point devant la besogne ; grâce à leur zèle, Porrentruy a presque des annalistes. Les livres des *Missions*, dépouillant leur forme aride, sont mainte fois de véritables *chroniques*, à la tournure piquante, au style chaud et coloré. Des peintures de mœurs, des traits curieux, des tableaux variés se succèdent, s'enchaînent et donnent tout l'attrait d'un livre à ces notes si sèches par elles-mêmes. Quoi de plus attachant que la diction de Henri Farine, par exemple (1574-1582) ; où trouver une peinture plus achevée que la page bien nourrie consacrée à l'*entrée solennelle de Christophe de Blarer* ? [2] Nous pouvons presque porter le même jugement sur les autres scribes de cette époque, Jehan Docourt (1556-1562), Vernier Vergier (1565), Nicolas Vernier (1569), Nicolas Rossel (1570-1574). Le secrétariat de la ville était une école de vie politique ; la plupart quittaient ces fonctions pour entrer dans les Conseils et passer maître-bourgeois, conforteur, bandelier ou maire. Croyez-vous que nos magistrats dans leurs loisirs restent étrangers à l'étude des belles-lettres ? pensez-vous que la poésie leur soit étrangère ? Le prévôt Germain Bajol nous prouve le contraire. Ouvrez les tragédies de Pierre Mathieu : parmi les pièces dédicatoires, à côté du

[1] On lit dans les comptes de la ville, à la date du 1er décembre 1576 : « furent envoyés honorables hommes Germain Gindre vieulx, maître-bourgeois, Regnault Faibure, vers monsieur le licencie J. Docourt au lieu de Audincourt, lequel estoit freschement revenus de la diète tenue à Regenspurg, afin dentendre de luy des besoignes par luy faictes pour la dite ville au lieu de Spire. » *L. des Dépenses.* N° 12.

[2] Déjà mentionnée plus haut. Voir l'*Appendice*, où nous donnons quelques extraits des comptes de la ville.

Dr Petremand, de Fr. Chappuis, de Camus, vous trouverez un distique latin signé de son nom. Le magistrat considéré se plaisait à encourager l'œuvre du fils de notre recteur des écoles. [1]

Les sciences et les lettres étaient honorées à Porrentruy. Messieurs des trois Conseils ne conviaient pas seulement à la table de la ville les dignitaires ecclésiastiques et les hommes d'état étrangers ou des cantons suisses qui visitaient Porrentruy ou y étaient appelés pour traiter soit avec le Prince, soit avec le magistrat; ils faisaient aussi les honneurs de la cité aux savants qui venaient dans ses murs. Le Dr Jean Bauhin, qui trouvait excellentes les têtes de moine que l'on servait aux repas de Christophe de Blarer, descendait aussi à l'hôtel-de-ville et dînait avec les autorités de céans.[2] L'illustre botaniste servit d'intermédiaire auprès du gouvernement de Montbéliard pour obtenir de celui-ci qu'il permît au maître-fontainier Wolf, de venir à Porrentruy comme expert lors de l'établissement de la fontaine la Samaritaine (1579). [3] Nous aimons encore à voir figurer parmi nos hôtes à cette époque, le Dr Bietrich, secrétaire du comte palatin (1574), Jean Berdat, N. Foillard, le Dr Ferry Chambert de Montbéliard,

[1] Jean Germain Bajol fut prévôt de Porrentruy de 1590 à 1598. Voici le distique latin tel qu'il se trouve en tête de *Vasthi* (*Pierre Mathieu, Tragédies.* Lyon, Rigaud. 1589, p. 10) :

Digna canant cedro veteres laurumque momordant
Ast alius tanti carminis author adest,
Sane quem decorant Graiæ Latiæque Camænæ
Quod pereat nullo tempore nomen habet.
Joannes Germanus *Baiotius* (pour *Baiolius*) Bruntrutanus.

[2] On lit dans les comptes de 1576 à la date du 10 octobre : « fust invités en la maison de ceans noble et scientiffique personne messire Jehan Bohin de Montbéliard, docteur en médecine, a l'honneur duquel pour l'honnestetés de ladite ville fust sostenus 8 s. » (*L. des Dépenses.* N° 12. Archives de Porrentruy.)

[3] Henri Farine, scribe et J. Faibure le jeune, drapier, s'étaient rendus dans ce but à Montbéliard, le 29 juillet. Le Dr Bohin dîna avec eux, après leur avoir fait obtenir ce qu'ils demandaient. On dépensa pour ce voyage 5 L. 14 s. 8 d. (Arch. de Por. *L. des Dépenses.* N° 12.)

Hantz de Ruffey, recteur à Dôle, et le notaire impérial P. Vaillard, de Besançon. [1]

Un autre fait témoigne de l'estime que le magistrat de Porrentruy avait pour les lettres ; plusieurs écrivains lui dédièrent ou lui offrirent leurs ouvrages. Nous avons déjà nommé Jéan Chardon. Deux années avant les *Carmes latins* du pasteur de St-Imier, le 15 juin 1574, un homme *lettré*, Pierre Zacheus, offrait lui-même à la ville un *Recueil de droit* qu'il avait dédié à l'Evêque de Bâle et recevait 2 livres pour ce présent.[2] En juillet (le 28) 1582, noble magister Grégoire Winchler de Thann, dédie et envoie aux maîtres-bourgeois et Conseils *Certains conseils* en allemand, pour lesquels il lui est alloué 30 sous. [3] Peu auparavant (1581) un autre magister, Jean Ziegler, de Neuveville,[4] envoyait de même depuis Bâle et dédiait aussi « à MM. les maîtres-bourgeois, Conseil et commune bourgeoise de ce lieu *Certains carmes latins*, » et il lui fut aussi délivré 30 sous « pour l'honnesteté de la dite ville ». Tous les cadeaux cependant n'étaient pas également bien accueillis, témoin celui fait à Messieurs par un quidam Gregorius de Soleure ; ayant offert un tableau représentant la *ville de Porrentruy*, dans l'espoir que le sujet lui vaudrait sans doute quelques commandes, « Messieurs, pour nestre ingras nonobstant que ne luy heussent commandé et daustant que cestoyt œuvre assez legiere luy en refirent présent », avec 3 livres de Bâle.[5] Quelquefois le magistrat recevait en don un ouvrage de prix : ainsi la *Chronique* de *Stumpf*, édition de Zurich, enrichissait les archives, et le donateur Samuel Zurkinden, de Berne, gendre de feu le conseiller Nicolas Vernier, était invité

[1] Toutes ces visites eurent lieu vers la même époque. (*L. des Dépenses.* N° 12.)

[2] Arch. de Por. *L. des Dépenses.* N° 12.

[3] Arch. de Por. *L. des Dépenses.* N° 18. Comptes de 1582 à 1588.

[4] Archives de Porrentruy. *L. des dépenses.* N° 12. — Son nom est en latin dans les comptes « ung..... magister Johannes Zieglerus Neovillensis ».

[5] En 1593, la semaine du dimanche de Judica.—Archives de Porrentruy. *L. des dépenses.* N° 19. Comptes de 1592 à 1598.

à dîner à l'hôtel-de-ville (1580). [1] On aime à rencontrer des bourgeois de Porrentruy parmi les personnes qui offrent et dédient leurs productions à messieurs des Conseils : Conrault Mareschal, de retour de l'étranger, fait présent d'un *livre en allemand* avec dédicace au magistrat (décembre 1578) ; précédemment il avait envoyé une *mappe*, placée à l'hôtel-de-ville ; aussi usa-t-on de munificence à son égard, on lui octroya en retour 4 philippe thalers. [2] Le nom de Mareschal nous rappelle celui d'un autre auteur bruntrutain, Jean Jacquelin ; quoique son volume sur *Malte*, *Propugnacle* de l'*Europe*, traduit de l'allemand de Megisser, n'ait paru qu'en 1612, il peut être associé au mouvement intellectuel de ce siècle, puisqu'il était conseiller et receveur de la commune en 1598.[3]

Dans le domaine des sciences deux médecins méritent d'être cités : le Dr Epiphanius, originaire de Venise, attaché à la cour du Prince-Evêque, et qui atteint de la peste, s'enfuit de Porrentruy pour aller mourir dans une étable à Moutier. Thomas Platter, *famulus* de ce savant distingué, lui

[1] On dépensa le 11 avril 1580, en l'honneur de S. Zurkinden, 6 sous. Archives de Porrentruy. *L. des Dépenses.* N° 12.

[2] Conrault Mareschal, « fils feu Lienard Mareschal, jadis bourgeois de ce lieu. » Le présent qui lui fut accordé est considérable pour le temps, 4 philippes thalers faisant en argent du pays 6 Liv. 13 s. 4 d. — Archives de Porrentruy. *L. des Dépenses.* N° 12.

[3] Jean Jacquelin eut à soutenir un procès avec la ville en 1592, ce qui ne l'empêcha pas six ans plus tard d'entrer dans les Conseils. En 1598, il touchait comme receveur, un traitement de 2 livres 20 sous 9 deniers. Après avoir fait partie du Conseil en 1598, 1601 et 1604, il fut élu lieutenant de la ville en 1606, et exerçait encore ces fonctions en 1609 et 1612. Jacquelin publia à Porrentruy en 1611, chez Krakaw, le *Propugnacle de l'Europe* ou description de l'île de Malte. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque de Lausanne ; M. Al. Favrot en rendit compte à la Société d'émulation en 1853 (voir le *Coup-d'œil* de 1853, p. 23). Il est à remarquer toutefois que ce n'est pas Jacquelin, comme l'a pensé notre collègue d'après un passage de ce livre, qui fut l'auteur du *Trésor polyglotique*, mais bien Jérôme Mégisser, auteur d'un ouvrage sur Malte, dont celui-ci semble l'abrégé. Jacquelin ne fit donc, ainsi qu'il le dit, que « la translation françoyse, quoique de bas et rude style » de ce traité, qui lui-même avait paru en allemand à Porrentruy en 1611, chez Krakaw, p. in-12 de 324 pages.

consacre une page touchante et rend compte de son livre de *Recettes*, dont l'héritage était un trésor (1527).[1] Le second docteur à signaler est George Garnier, qui exerçait son art avec succès à Porrentruy, à la fin du XVI^e^ siècle; il publia plusieurs ouvrages et jouissait de l'estime du Prince comme du magistrat. Celui-ci, pour lui en donner une preuve, chargea un conseiller, Henri Vadereulx, de le représenter à ses noces qui se célébrèrent à Delémont en 1595 (16 août), et de lui offrir « au nom de la ville à respect des services qu'il avait heu faict à icelle 2 écus d'or. »[2]

Il nous reste à parler du mouvement intellectuel de Porrentruy, sous son point de vue le plus large, le côté populaire. Au XVI^e^ siècle comme au XV^e^, la vraie littérature du peuple, c'est le théâtre : là, il vit tout entier, là, il se retrouve dans sa franche nature. La foi naïve respire dans les *Mystères*, la satyre amère ou l'ironie dans les *Soties*, le précepte sous forme assez large dans les *Moralités*. Mais tous, sacrés ou profanes, légers ou sérieux, sont entremêlés de traits de mœurs, de peintures locales, de détails minutieux mêmes qui peignent au vif une époque. La cité épiscopale eut aussi son théâtre populaire — tréteaux en plein vent ou scènes rustiques, selon les circonstances. Passons rapidement en revue ces souvenirs précieux d'un autre âge.

La première mention de jeux théâtrals, que nous trouvons

[1] Voir l'autobiographie de Thomas Platter, éditions de Bâle et de Zurich. — Pendant les quelques mois que Thomas Platter passa dans notre ville au service d'Epiphanius, la peste lui enleva un enfant qui fut enterré au cimetière, près l'église St-Pierre.

[2] « Item, ajoutent les comptes, ledit sieur docteur Garnier, tost après la solempnisation de ses nopces amena son espouse en ceste ville à la suite de ses parents et furent souppey ceans, a respect desquelx et pour l'honneur de la ville fust sostenus 12 sous. (Archives de Porrentruy. *L. des Dépenses.* N° 19.) — Garnier vint se fixer à Porrentruy avant 1580; à partir de cette année, il est nommé très-souvent dans les comptes et banquette plusieurs fois par an avec Messieurs des Conseils. Nous avons présenté à la Société d'émulation, en 1854, l'*Epitome* de son ouvrage sur la peste, publié à Porrentruy en 1610. Voir pour plus de détails le *Coup-d'œil sur les travaux de la Société en* 1854, p. 65.

dans nos archives, remonte à 1553. En cette année, le dimanche après la fête St-Jacques et St-Philippe, plusieurs bourgeois d'Altkirch se rendirent à Porrenteuy ; ils étaient *quinze* ou *seize*, et jouèrent « une très-plaisante *moralité* » sur la place. C'était chose très-amusante sans doute : le magistrat fut de cet avis et accorda aux acteurs pour leurs peines 4 florins, soit 5 livres de Bâle.[1] — En 1565 (août), Me Guillaume Morteau, joueur d'*Histoires* et *comédies*, vint dans cette ville pour donner une représentation, mais vu les bruits et dangers de peste, messieurs des Conseils n'autorisèrent point un spectacle public et donnèrent à Morteau 9 sols « pour passer son chemin »[2] — En 1574 (octobre), Nicolas Berrez et Mathieu Benoît de Troye en Champagne, « avec leurs familles de joueurs d'*istoires, commédies et aultres moralités,* » représentèrent à l'hôtel-de-ville devant le magistrat, une *moralité*, qui, paraît-il, n'avait pas grande valeur, puisque la troupe malencontreuse ne reçut pour l'*honnêteté* de la ville que 10 sols.[3] — Mais le théâtre à Porren- n'était pas le monopole de vulgaires histrions, promenant leurs tréteaux informes d'une localité à l'autre ; bien avant Mathieu Benoît, les jeux scéniques avaient chez nous droit de cité. Les recteurs des écoles étaient les dramaturges d'Ajoie et remplissaient cette charge avec honneur.

Les écoles de la ville, au milieu du XVIe siècle, offraient un spectacle assez navrant. Le recteur, maître en chef, ayant sous ses ordres un ou deux aides, recevait un chétif traitement : 100 livres bâloises le composaient, somme assez ronde pour l'époque, si elle avait été payée en numéraire, mais le recteur percevait ses émoluments partie en nature, partie en espèces ; il avait un rentier sur divers particuliers de maintes communes et devaient poursuivre lui-même le recouvrement de son salaire. Souvent deux ans, trois ans se passaient avant

[1] Archives de Porrentruy. Comptes de 1544 à 1564. *Livre des Dépenses.* N° 8.

[2] Archives de Porrentruy. *Livre des Dépenses.* N° 12.

[3] Archives de Porrentruy. *Livres des Dépenses.* N° 12.

que les rentrées fussent faites, le pauvre hère succombait à la peine : la misère frappait à sa porte ; il était lancé dans les procès, et le magistrat auquel il s'adressait le renvoyait au juge, comme chose à lui étrangère. Un petit *curtil* près la porte de la Salière achevait son patrimoine.[1] Bien des hommes faillirent périr à la tâche, et cependant dans ces corps amaigris par le travail et les privations battaient de nobles cœurs ; ils se sacrifiaient pour procurer à leurs concitoyens plaisir et joie. En tête de ces martyrs du devoir, figurera d'abord Bernard de Clairefontaine. A la fête de Pentecôte 1556, il faisait jouer par les jeunes clercs et fils de bourgeois une *moralité*. Le spectacle dura deux jours. L'Evêque de Bâle, ses officiers et la noblesse « descendirent en bas » et assistèrent à cette représentation.[2] En mai, Bernard s'adresse aux Conseils pour leur demander un subside ; il fait valoir que déjà il a donné au public le *Jugement de Salomon* et qu'il se dispose à continuer son œuvre dramatique. Quelques vers assez bien tournés complètent son épitre.[3] Le recteur remplit fidèlement sa promesse, car à la St-Martin se donnait sur la place de cette ville un autre spectacle : le *Sacrifice* d'*Abraham* et l'*Histoire de Golias* le composait. La commune semblait prendre goût à cet amusement, elle ne dépensa pas moins de 8 livres pour le paiement des costumes qu'elle prit à son compte.[4] Nous ne connaissons aucun essai dramatique des premiers successeurs de Bernard, mais il en est autrement à partir de 1571. Le recteur qui dirigeait alors les écoles de la ville se distinguait

[1] Archives de Porrentruy. *Actes relatifs à l'eEole de la ville*, de 1547 à 1790. N° 29.— Cette liasse renferme entre autres le règlement de l'école portant les salaires des maîtres, (de 1567) et deux cahiers de *Recettes des censes* du recteur des écoles. Nous en avons extrait les faits sus-mentionnés.

[2] Archives de Porrentruy. *Livre des Dépenses*. N° 8.— Cette représentation dura deux jours. Les comptes ne donnent pas le nom du recteur, mais il se trouve dans la liste des recteurs à la fin du XVI^e siècle. *Actes relatifs à l'Ecole*. N° 29.

[3] Archives de Porrentruy. *Actes relatifs à l'Ecole*. N° 29.

[4] Archives de Porrentruy. *L. des Dépenses*. N° 8.

par ses connaissances ; les langues anciennes, le français, l'allemand lui étaient également familiers et il apportait à ses fonctions modestes un zèle remarquable. Le docteur Jean Pétremand l'avait recommandé au magistrat et celui-ci l'avait préféré à plusieurs autres, notamment à Celius Secundus Curio, le fils de l'illustre savant, envoyé à Porrentruy par le recteur de l'université de Bâle, « Hans Huber » (avril 1567).[1] C'était Pierre Mathieu, auparavant maître d'école à Pesme en Franche-Comté.[2] De 1571 à 1577, il fit jouer une dizaine de pièces par les fils des bourgeois ; les *dialogues en latin* alternaient avec les *moralités en français*.[3] Nous avons sous les yeux une pièce de cette époque, tirée de nos archives, que nous croyons devoir attribuer à notre combourgeois, car

[1] On lit dans les comptes à la date de 1567 : « Item (avant la St-Georges) donnés à ung quidam nommés Celius Secundus du pays d'Italie, qui fust envoyés icy par docteur Hans Hueber de Basle avec lettres missives se adressantes à messieurs maîtres-bourgeois et Conseils, requerant et demandant le service destre recteur et maistre des escolles de ceste ville, lequel pour lors ne fust acceptés, a lui donné pour passer son chemin par ladvis et ordonnance daulcuns de messieurs des Conseils 2 testons, que vallent 26 s. 8 d.» — Parmi les prétendants à la place de recteur des écoles, citons à la même année, Pierre Aymiot et en 1565 Jacques Tirot de Nozeroy. — *L. des Dépenses.* N° 12.

[2] Nous nous réservons de faire une étude spéciale sur Pierre Mathieu, le père de l'historiographe. Nous avons consigné le résultat de nos recherches à cet égard dans une notice publiée dans la *Revue suisse* (t. XX, p. 339) et dans l'*Investigateur* de Paris. Voir encore le *Rapport* sur les travaux de la Société d'émulation en 1857, *Actes* pour cette année, p. 31.

[3] « (1571) It. le jour du serment, estans de la part de messieurs des Conseils invités au souppey ceans nobles escuyers Josse d'Esuel, Claude d'Esuel son fils, Jehan Pierre de Vendelincourt, fils de monsieur le maistre dhostel Nicolas de Vendelincourt et vint aultres bons Srs. Les clers de monsieur le recteur Pierre Mathieu vindrent faire dialogue en latin, moralité en françois, avec ce chantés le bon an, auxquels fust donné de bonne estroine et pour ung bon an pour ce 12 s. » — (Archives de Porrentruy, *Livre des Dépenses.* N° 12). C'est sous cette forme que se trouvent mentionnées dans les comptes les représentations théâtrales. Toutes les indications qui suivent sont tirées des *L. des Dépenses*, N^{os} 12, 18, 19, 20.

Dans ces pages nous esquissons à larges traits l'histoire du théâtre à Porrentruy, elle fera l'objet d'une étude particulière.

la ville l'avait reçu en cette qualité en 1576 ; elle porte le titre de *Moralité de l'enfant de perdition qui occit son père, tua sa mère et se pendit de désespoir* ;[1] morale saine, vers faciles, du sentiment dans quelques scènes, tel est le jugement qu'elle nous paraît mériter. Cette pièce n'est pas inédite, elle parut en 1608 à Lyon, chez l'imprimeur des poésies du fils du recteur ;[2] ne serait-ce pas une dette de reconnaissance que sous le voile de l'anonyme l'enfant voulait payer à son père? Cet enfant bien doué et parvenu sans autre appui que lui-même, sans autre ressource que son talent, au poste d'historiographe de France de Henri IV et Louis XIII, fit ses études à Porrentruy sous la direction du recteur. C'est dans cette ville qu'à quinze ans il composa *Clytemnestre*,[3] sa meilleure tragédie, témoignant de la connaissance de l'antiquité et d'un goût prononcé pour la poésie. Pierre Mathieu, ne pouvant entretenir sa nombreuse famille avec son modeste traitement, quitta notre ville en 1580, deux ans après avoir résigné sa place,[4] et alla fonder un collége à Vercel, d'où trois années plus tard (juillet 1583), il revint à Porrentruy reprendre ses anciennes fonctions. Il les exerça encore plus de dix ans, et dans cet intervalle, il fit jouer quelques comédies, entre autres une pièce *sur la Nativité de*

[1] Voici le titre de cette pièce imprimée : *Moralité nouvelle très-fructueuse de l'enfant de perdition qui pendit son père et tua sa mère, et comment il se désespéra.* Cette pièce, imprimée à Lyon en 1608, a été réimprimée à Paris, chez Pinard en 1833, à 42 ex. ; elle fait partie du *Recueil de livrets singuliers et rares* par Caron, Paris 1830.

[2] L'imprimeur des tragédies de Mathieu se nommait *Pierre Rigaud*, celui de la moralité *Benoît Rigaud* ; nous avons lieu de croire que c'était le même établissement. — Quant à l'hypothèse que cette moralité est de Mathieu nous la croyons fondée, le manuscrit que nous avons sous les yeux étant d'une écriture qui ressemble beaucoup à celle du recteur, de plus, aux ratures dont il est surchargé on reconnaît un original et non une copie.

[3] P. Mathieu assigne lui-même dans la préface de *Clytemnestre* (p. 11) la date de cette pièce : « Je ne rougirai pourtant de confesser que les miens (ces vers) pour estre faicts il y a longtemps *sur le troisième lustre de mon aage*, ne seront dignes du nom qu'ils portent. »

[4] Archives de Porrentruy. — *Actes relatifs aux écoles.* N° 29.

Notre-Seigneur.[1] A Pierre Mathieu succéda comme recteur des écoles Jean Gardel, véritable dramaturge, dont la verve inépuisable entassait pièces sur pièces, rimant avec une facilité, un abandon prodigieux. Dans l'espace de vingt ans (1591 à 1613), il donna plus de vingt représentations ; la période la plus brillante de sa carrière théâtrale appartient au commencement du XVII^e^ siècle (1609), mais nous dirons cependant un mot de sa manière. Les pièces jouées, le jour de prestation de serment, étaient d'ordinaire des mystères, une scène tirée de l'Evangile, la *Nativité*, l'*Adoration des mages*, l'*Adoration des bergers*; elles étaient irrévocablement calquées sur le mode usité alors, si nous en jugeons par le *Martyre de St-Etienne* (1602), parvenu jusqu'à nous ; le vers de huit syllabes y est seul employé, les banalités dominent. Toutes ces pièces réunies étaient plus tard jouées de suite ; on donnait alors au peuple la comédie de la *Passion de Notre-Seigneur*; en ces jours de fête, la place publique et non la salle des Conseils, servait de théâtre. Mais Gardel venait-il à tirer un sujet de l'Ancien Testament ou de son propre fonds, alors il n'était plus le même. La *Prophétie de Jérémie* en est une preuve : vers alexandrins, pensées fortes énergiquement exprimées, style plein de coloris avec cette redondance propre à l'école de Garnier et aux auteurs de la Pléiade. On sent à cette lecture l'influence de Pierre Mathieu ; il a revu quelques jours seulement la ville qui fut son berceau intellectuel, mais il lui a communiqué son œuvre, passé son esprit, et nos poëtes aiment à marcher sur les traces du compatriote que des disciples proclamaient déjà l'*Euripide français*. Jean Gardel est, sans contredit, le premier de nos auteurs dramatiques, si l'on peut nommer ainsi les essais théâtrals de cette époque. Il nous serait facile de le démontrer, mais nous devons borner là cet aperçu rapide sur notre théâtre.

Tel est le lot que Porrentruy a reçu en partage au XVI^e^

[1] En 1587, il reçut pour ses peines 2 L. 5 s. — Arch. de Por. *L. des Dépenses.* N° 18.

siècle ; cette part est assez belle,[1] à notre avis, et nous pouvons en tirer un orgueil légitime. N'oublions pas de signaler un fait important qui couronne ce tableau, l'introduction de l'imprimerie dans notre ville par Christophe de Blarer (1591). Cet instrument de la pensée fut soumis d'abord à une tutelle rigoureuse, au placet épiscopal. Des presses de Faibure ne sortirent que quelques classiques et des ouvrages religieux, mais du sein de ceux-ci s'épanouit néanmoins, comme une fleur dans un désert, la pensée de Guillimann, le chantre fribourgeois.[2] L'imprimerie, ce levier qui au XVIII^e^ siècle allait soulever le monde, préparait ainsi son règne dans nos murs. Comme l'esprit dont elle est l'apôtre, comme le progrès à qui elle prête une voix, elle fut longtemps captive, à la merci de tous les pouvoirs civils ou religieux ; mais l'heure de la renaissance morale et intellectuelle des peuples arrive : la pensée brisant ses entraves ouvre son aile vers le ciel, l'imprimerie prend son essor et à Porrentruy même, l'œuvre de Christophe de Blarer, fécondée par la liberté, assure le triomphe des idées saines, du christianisme éclairé et tolérant, de l'empire du droit sur la force, de l'intelligence sur la matière, de la fraternité humaine, triomphe entrevu dans un lointain avenir par nos ancêtres, et dont il nous est donné de jouir non plus sous un prince, mais dans une république, et sous l'égide de la Croix fédérale.

[1] Ces pages suffiront pour prouver que Porrentruy, comme on l'a cru longtemps et comme plusieurs auteurs l'ont écrit de bonne foi, n'était pas une véritable thébaïde intellectuelle durant les siècles passés. Au XVI^e^ siècle entre autres, la culture des lettres et des sciences était loin d'être négligée; quant à la littérature nationale, les Jésuites l'ont étouffée dans son germe, en remplaçant par leurs comédies latines les pièces françaises et en substituant à toute autre étude celle de la théologie.

[2] En 1595 parurent les deux livres d'odes de Guillimann, un p. vol. in-12. Si le premier ouvrage littéraire imprimé à Porrentruy est d'un Fribourgeois, l'un des premiers ouvrages que posséda la bibliothèque de Fribourg fut le *Breviarium basileense*, don de l'Evêque de Bâle. On le voit, les relations de l'Oechtland et de l'Ajoie furent toujours intimes et remontent à des siècles.